

No 14

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

L. HUDON, S. J.

Le Cercle Ouvrier

Prix : 10 sous le numéro

Abonnement annuel : \$1.00; États-Unis: \$1.15



MONTREAL

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1075, RUE RACHEL

1912

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Cum Permissu Superiorum

Nihil obstat:

Marianopoli, die 12a novembris

Edmundus Hébert, censor librorum.

Imprimatur:

Achévêché de Montréal, le 15 novembre 1912,

Emile Roy, ch., Vicaire Général.

HN
31
E34
5.14
1912

POUR QUI CES PAGES?

Nous dédions ces pages à tous ceux que préoccupe l'avenir de nos ouvriers catholiques si mal engagés, par des guides dangereux, dans la neutralité de la vie professionnelle. La fraternité ouvrière que n'inspire pas la religion, qui ne s'éclaire pas de sa lumière pour la solution des problèmes du travail, qui ne vit pas de sa vie, c'est une fraternité bâtarde. Que pouvons-nous en attendre autre chose que la ruine morale de ses membres et le malheur de la société?

Le socialisme germe naturellement du syndicat neutre. Nous en avons des exemples tout récents chez nos voisins dans la fameuse affaire des dynamitards, et en Angleterre dans les faits et gestes du parti ouvrier et dans les grèves du printemps dernier.

Les idées impies et socialistes germent naturellement du syndicat et des clubs ouvriers neutres. Nous n'avons pas besoin de sortir de chez nous pour nous en convaincre. M. Arthur Saint-Pierre l'a clairement démontré dans le tract No 2 de l'E. S. P. Il n'y a qu'à regarder, qu'à écouter. Ce travail de pénétration malsaine dans la masse ouvrière avance toujours; qui ne le constate dans les centres industriels, surtout à Montréal?

C'est à l'abîme qu'il conduira fatalement notre classe ouvrière et la société elle-même, si les catholiques canadiens n'y opposent un mouvement ouvrier nettement catholique. Nous le pouvons dans la catholique Province de Québec, et nous le devons puisque Léon XIII et Pie X ont tous deux déclaré hautement l'opportunité et la nécessité des *associations ouvrières catholiques*, et que Pie X vient encore, à ce sujet, de signifier à l'Allemagne sa volonté formelle. Oui le remède, le salut est dans l'association ouvrière catholique. Il convient de féliciter l'E. S. P. de s'être faite la propagatrice de ces idées pleinement conformes aux directions pontificales.

On entend souvent poser cette question découragée : Mais que faire ?

Et pourquoi ne commencerait-on pas à étudier les moyens de créer ce mouvement ouvrier catholique ? La pensée semble patriotique et salutaire : Nous avons voulu y apporter la contribution de cette modeste étude. Il nous a paru qu'il y avait quelque chose à apprendre de ce qui s'est fait ailleurs, en Allemagne, par exemple, où avant de songer à créer des syndicats professionnels, les catholiques avaient commencé à établir partout l'*œuvre des cercles ouvriers*.

I. L'œuvre des Cercles Ouvriers

Ceux qui ont lu les *Catholiques allemands* de l'abbé Kannengieser, se rappellent avec admiration les pages saisissantes où il raconte comment le clergé allemand a sauvé les populations ouvrières par l'*œuvre des Cercles*.—L'impulsion vint de Léon XIII en 1884, avec la publication de l'Encyclique *HUMANUM GENUS*. Quelques mois après, à l'Assemblée générale des Catholiques allemands qui siégeait à Amberg en Bavière, l'abbé Hitze porta à la tribune du Congrès la motion suivante : « La 31^e assemblée générale des Catholiques recommande la création des cercles ouvriers chrétiens comme le moyen le plus efficace pour combattre le courant des idées impies et corruptrices du temps. »

« La motion fut adoptée avec enthousiasme—dit Kannengieser—et le congrès discuta et fixa de suite les fondements de l'organisation des cercles. » Tous les évêques approuvèrent le programme et encouragèrent l'entreprise. Le clergé se mit à l'œuvre avec entrain. Il comprenait qu'il fallait une forte organisation chrétienne pour endiguer le flot montant du socialisme. En moins de quatre ans les cercles surgirent un peu partout : cercles d'hommes, cercles de jeunes gens, cercles d'ouvrières. D'hommes seulement on en comptait déjà en 1889 plus de cent.

Voici, d'après Kannengieser, les principes élaborés par l'abbé Hitze, qui servirent de base à la plupart des cercles. Nous citons intégralement :

ORGANISATION

1° «Pour les jeunes ouvriers jusqu'à 18 ans on créera «autant que possible des cercles à part.

2° «A la tête de chaque cercle se trouvera un prêtre délégué par les autorités ecclésiastiques. Il aura à ses côtés «un comité directif, et un comité protecteur formé par les «membres honoraires de l'association.»

BUT

1° «Protéger les sentiments religieux et la moralité des «ouvriers.»

2° «Cultiver en eux les vertus propres à leur état: amour «du travail, sobriété, économie, esprit de famille.»

3° «Favoriser l'amitié vraie et les amusements qui en-«nobliissent l'âme.»

4° «Développer l'éducation intellectuelle et les connais-«sances techniques de l'ouvrier.»

MOYENS

1° «Les membres du cercle s'approcheront des sacre-«ments en commun; ils prendront part aux fêtes de l'Eglise; «ils se mettront sous la protection d'un patron.»

2° «Il y aura des réunions régulières avec conférences «religieuses et autres.»

3° «Une bibliothèque et une salle de lecture seront «mises à la disposition des membres du cercle.»

4° «On leur offrira des distractions et des amusements «tels que chant, musique, déclamation, jeux, excursions, «des fêtes auxquelles leurs familles pourront assister.»

5° «On organisera des caisses d'épargne et on accordera «des primes d'encouragement.»

* * *

Nous avons étudié de préférence un cercle d'hommes, mais on pourra voir en appendice à ce tract une courte notice de Kannengieser sur le *cercle des jeunes ouvriers* de Saint-Étienne de Mulhouse.

II. Le Cercle Ouvrier de Saint-Joseph de Mulhouse

Ce cercle a fixé notre attention à cause de la supériorité de son organisation et de sa magnifique floraison d'œuvres sociales et économiques qui lui ont valu une juste célébrité en Alsace. Trois tracts de l'*Action Populaire* de Reims (les Nos 12, 50, 221.) l'ont fait connaître aux lecteurs français. Cela seul suffirait à démontrer sa haute valeur sociale.

Nous n'avons guère fait autre chose que de résumer ici ces tracts, n'ayant pas d'autres sources de renseignements que les trois pages que lui consacre Kannengieser dans l'ouvrage déjà cité paru peu d'années après la fondation du Cercle.

MULHOUSE EN 1889

Mulhouse, est une ville industrielle d'environ 90,000 âmes. Elle compte une centaine de fabriques: Grandes filatures et tissages de coton, impression d'étoffes, papeteries, fabriques de produits chimiques, fonderies de fer, forges et fabriques de machines à vapeur.

« Mais à Mulhouse, comme ailleurs, à côté des splendides merveilles opérées par son génie, l'industrie a amoncelé bien des ruines et détruit des traditions bien respectables. Un de ses grands crimes, c'est d'avoir ébranlé la famille jusque dans ses fondements. Le foyer domestique de l'ouvrier n'existe plus en quelque sorte. C'est un je ne sais quoi qu'il est difficile de définir: maison de pension, dortoir, espèce d'auberge, tout excepté la maison des ancêtres, la maison familiale avec ses traditions si belles et si reconfortantes. »(1)

A l'époque où fut fondé le Cercle de la paroisse Saint-Joseph, Mulhouse souffrait d'une autre grande plaie sociale: les usuriers, les juifs, chassés des campagnes de l'Alsace par l'établissement des Caisses Populaires—300 Caisses avaient été fondées par les soins du clergé alsacien pendant les vingt

1 L'abbé_Cetty, Tract N° 221 de l'*Action Populaire*.

dernières années. Les usuriers s'étaient abattus en foule sur les villes. Mulhouse en particulier leur offrait un beau champ d'exploitation.

Sur le terrain politique, tant municipal que fédéral, les libéraux (en ce pays-là on désigne sous ce nom les protestants et les francs-maçons) les libéraux, disions-nous, étaient les maîtres,

LA PAROISSE DE SAINT-JOSEPH

La paroisse Saint-Joseph, la plus jeune des trois paroisses alors existantes à Mulhouse, comptait peu d'années d'existence quand l'abbé Cetty en fut chargé. La population était exclusivement ouvrière. C'était au témoignage de Kannengieser, «la paroisse la plus difficile et la plus ingrate. C'était aussi la plus pauvre. Evangéliser une population ouvrière de 15,000 âmes n'est pas une tâche facile, surtout quand les patrons, protestants et francs-maçons, refusent tout concours efficace au clergé.» (1)

Ajoutons que la propagande socialiste battait son plein dans la ville, jusque dans Saint-Joseph.

Un mot maintenant de son curé.

L'ABBÉ CETTY

Kannengieser nous en fait ce portrait: «La paroisse de Saint-Joseph a le bonheur de posséder un pasteur fait tout exprès pour la garde d'un tel troupeau. L'abbé Cetty est bien connu des économistes français par ses remarquables monographies sur la famille ouvrière en Alsace. Écrivain et économiste de talent, il possède également à un haut degré l'art d'empoigner l'ouvrier, de lui parler de ce qui l'intéresse, de l'attirer à Dieu et à l'Église. Lorsqu'il reçut de son évêque la mission d'administrer la paroisse de Saint-Joseph, il se mit à l'œuvre avec tout l'entrain que donne la jeunesse, le zèle, l'amour de Dieu et des âmes.» (*Catholiques Allemands*, page 197.)

C'est en effet dans cette paroisse qu'il devait donner la

1 Kannengieser,—*Catholiques Allemands*, page 197.

vraie mesure de son zèle et de sa puissance d'organisation. Il en prit la direction en 1889. L'un de ses premiers soins fut de préparer le terrain à la fondation d'un Cercle.

FONDATION—DÉBUTS

Il fit si bien que, vers la fin de l'année 1890, 80 de ses paroissiens vinrent «lui présenter une pétition le priant de créer dans la paroisse un cercle ouvrier. Ils se proposaient de développer l'esprit chrétien entre eux, de travailler au relèvement des classes laborieuses, de favoriser la solidarité entre les membres de la grande famille ouvrière.»

On devine avec quelle joie le Curé Cetty se rendit à leur demande. Cinq cents ouvriers répondirent à son premier appel, grâce au concours de ses vicaires. Pour qu'un Cercle puisse vivre, il lui faut un local, le Curé de Saint-Joseph, s'occupa sans retard d'acheter une magnifique maison, y établit une salle pouvant contenir près de 800 personnes, installa les jeux dans la vaste cour de la maison. Bref, dès le mois de juin suivant la Maison du Cercle était inaugurée.

Entre temps l'actif directeur avait organisé son cercle, le partageant en 20 sections ayant chacune à leur tête un Conseiller, ou chef de groupe, et le préparant à prendre une part active aux élections municipales de Mulhouse qui devaient avoir lieu en juillet, et dont l'importance était considérable car le parti socialiste, menaçant, comptait bien—comme il venait de la faire pour le fédéral—l'emporter encore une fois de haute lutte sur les libéraux et les catholiques. Nous n'avons pas à rapporter ici les péripéties de ce combat. Disons seulement que les catholiques de la ville se concertèrent bien résolus d'obtenir une majorité au Conseil Municipal, et l'obtinrent en effet. Cette victoire fut d'autant plus remarquable que c'était la première fois depuis la Réforme que les catholiques avaient la majorité au Conseil Municipal de Mulhouse. Or Kannengieser nous assure que sans le concours du Cercle Saint-Joseph les catholiques étaient battus. «Mieux que tous les discours, ajoute-t-il, ce succès montre l'utilité des cercles ouvriers, même au point de vue des luttes politiques.»

Nous allons maintenant assister au développement de la

vie de ce cercle catholique. Nous allons voir s'y greffer successivement des œuvres variées, étonnantes par leur multiplicité, fécondes, comme la charité qui les a inspirées, en biens de tous genres pour le bonheur de la famille ouvrière. C'est la partie vraiment intéressante de notre étude. Nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pouvoir en donner qu'une pâle et trop brève analyse.

INSTITUTIONS FAMILIALES

Mentionnons d'abord la *Caisse du pain*. Ce n'est pas une coopérative, qui aurait pu tuer le petit commerce de la paroisse. C'est le résultat d'une entente avec les boulangers de la paroisse, grâce à laquelle ces derniers cèdent aux membres du Cercle le pain à 10 p. c. d'escompte sur présentation d'un bon de la Caisse. Le père ou la mère de famille qui veut faire des provisions de pain va trouver le trésorier de la Caisse, le paie comptant et plein prix et en retour reçoit de lui les bons. Le boulanger règle directement avec le Caissier, et celui-ci à la fin de l'année établit le compte des bons payés et fixe le chiffre de l'escompte dû à chacun des membres du Cercle.

En cinq ans, il a été ainsi versé entre les mains des ouvriers du Cercle de Saint-Joseph 49,351 francs soit une moyenne de 10,000 francs (\$2,000) par an.

La *Caisse du vin* fut aussi établie sur le même principe. L'on sait que dans ce pays-là le vin est comme un aliment indispensable à la famille. Le Cercle a donc ses caves admirablement arrangées et pourvues de bon vin. L'ouvrier trouve au Cercle «un vin agréable, d'excellente qualité, et à bon marché.»

La *Caisse de charbon* s'imposait. On obtint le charbon d'une grande maison à 30 p. c. meilleur marché. L'ouvrier vient payer sa provision comptant au Cercle. Le Caissier donne avis au marchand chez qui on achète et, le lendemain, le charbon est livré à domicile.

Sait-on combien ces trois institutions ont épargné d'argent aux ouvriers du Cercle? «En dix ans, nous dit le curé Cetty, nous avons réalisé un bénéfice de 150,000 francs (\$30,000).»

On n'oublia pas la *Caisse des malades*, bien qu'en Allemagne l'assurance pour la maladie soit obligatoire pour tous les ouvriers travaillant dans les usines. D'après la loi, les ouvriers entrent pour les deux tiers dans la cotisation, et les patrons pour l'autre tiers; les secours comprennent la moitié du salaire pendant 26 semaines. Toutefois, la loi ne défendant pas la création de caisses libres ou privées, les ouvriers du Cercle de Saint-Joseph ont voulu en en créant une chez eux, affirmer une fois de plus leurs sentiments de fraternité et de solidarité.

Contre une cotisation de un franc par mois, la Caisse donne 1,25 franc pendant six mois à ses malades. Cette prime, ajoutée à celle de l'assurance obligatoire, permet à l'ouvrier malade de reconstituer son salaire presque intégralement. En 1908, la Caisse des malades comptait 160 membres; elle avait reçu plus de 30,000 francs et dépensé pour ses malades plus de 28,000 francs (plus de \$5,500).

Mais l'œuvre la plus populaire, rapporte l'abbé Cetty, est la *Caisse de décès* tout particulièrement sortie du cœur des ouvriers, le fruit de leur initiative. Elle comptait en 1908, 935 membres. Voici comment elle fonctionne:

A chaque décès, il est versé par tous une cotisation de 15 centimes qui permet de donner cent francs quand le père ou la mère vient à mourir. L'œuvre a été étendue à la femme; on estime que l'homme est plus à plaindre quand la femme vient à mourir. Les ouvriers spontanément ont voulu pour tous les membres défunts un service solennel avec diacre et sous-diacre. Cette Caisse a versé aux ouvriers en dix ans, plus de 30,000 francs.

Cet aperçu rapide sur les cinq premières institutions familiales du Cercle Saint-Joseph nous a donné une idée de leur bienfaisante influence. L'abbé Cetty a calculé que grâce à elles, «c'est chaque année, plus de 25,000 francs (\$5,000) qui rentrent dans la famille ouvrière.» Ajoutons que la charité avait inspiré aux membres du Cercle, la généreuse pensée de consacrer les recettes de la Caisse du vin au soulagement des pauvres. C'est ainsi qu'en moins de cinq ans, cette Caisse a pu distribuer aux pauvres de la paroisse 75,000 livres de pain, près de 5,000 litres de vin, et 4,000 francs de secours en argent.

Mais combien plus considérable devait être l'action bien-faisante de la Caisse Populaire!

Elle fut établie en 1906, six ans après la fondation du Cercle.

LA CAISSE POPULAIRE

Elle était nécessaire à Saint-Joseph pour combattre le double fléau de l'usure et du mauvais logement ouvrier. Ainsi, l'ouvrier qui après avoir fait quelques économies avait l'ambition bien légitime de devenir propriétaire d'une maison, d'un coin de terre, était exposé à devenir la proie de l'usurier. Bien souvent quand il avait acheté d'un juif une maison et s'était trouvé dans l'impossibilité, par le chômage ou la maladie, de rencontrer ses paiements, il s'était vu dépouillé et de sa maison et de ses économies, le fruit des sueurs et des privations de plusieurs années.

« Nous avons assisté plus de vingt fois, dit l'abbé Cetty, à ce douloureux et angoissant spectacle, l'âme débordant de pitié et d'indignation, mais presque toujours impuissant à prévenir le retour de pareilles iniquités. »

Et il raconte—ce qui est plus révoltant encore—que de pauvres ouvriers trop confiants ayant voulu échanger une maison plus petite qu'ils possédaient pour une plus grande, se sont vus souvent enlever l'une et l'autre par des Juifs et jetés dans la rue.

« Grâce à ces manœuvres, ajoute-t-il, l'œuvre si connue des cités ouvrières de Mulhouse est devenue un champ d'exploitation pour le Juif. En moins de 15 ans, 300 maisons ouvrières ont changé de maître une fois, cinquante, deux fois, presque toujours au profit des exploités contre le pauvre travailleur. . . N'est-ce pas un devoir sacerdotal et social de relever ces ruines d'abord et d'en prévenir d'autres à l'avenir. »

C'est surtout dans cette pensée que le Curé Cetty invita les membres du Cercle à fonder une Caisse d'épargnes et de prêts, à peu près le même modèle que celui des Caisses Populaires dont M. Alphonse Desjardins s'est fait en Canada l'infatigable et zélé propagateur. Comme celles-ci, la Caisse de Mulhouse est paroissiale et tout le monde peut y

déposer, mais elle est administrée par les membres du Cercle, et ne prête qu'aux membres du Cercle. C'est le patrimoine de tous mis au service de chacun de ses membres.

Après douze ans—à la fin de l'année 1908—les membres de la Caisse étaient au nombre de 700; les recettes s'étaient élevées à plus de 13,435,000 de francs, et le total des dépenses à 13,429,000 en chiffres ronds. Ce qui représente un chiffre d'affaires de près de 27 millions de francs en 12 ans (près de cinq millions et demi de piastres) et cela dans une paroisse exclusivement ouvrière: ce qui représente comme roulement de fonds une moyenne d'épargnes de 250,000 francs par an (\$50,000) et plus de 350,000 francs (\$70,000) avancés par la Caisse aux membres, soit un roulement de fonds de 600,000 francs par an.

Le fonds de réserve—à la fin de 1908—se chiffrait à 90,000 francs.

Si maintenant nous voulons avoir une idée des résultats de la Caisse,

1° Au point de vue de l'épargne: 3,526 familles sont allées, en 12 ans, confier à la Caisse leurs épargnes, soit 6,386,590 francs. Il en est ainsi résulté une noble émulation chez les jeunes gens et chez les jeunes filles. En vue d'un mariage chrétien, la dot se prépare plusieurs années à l'avance pour s'établir, pour s'assurer un foyer heureux.

2° Au point de vue de la restauration de la famille, les bienfaits ont été multiples:

«A quoi ont servi les fonds? 1048 familles sont venues demander à la Caisse de les aider à acquérir un petit domaine, et 4,871,399 francs ont été employés à cet effet. En moins de 10 ans, la Caisse a fait construire ou acheter 552 maisons au prix de 5,247,852 francs, a rendu propriétaires 500 de ses membres, et procuré à 1,500 familles soit 8,000 personnes «un logement confortable, un séjour agréable, une habitation irréprochable à tous les points de vue.»

La victoire sur les usuriers a été complète.

«Nous sommes restés maîtres du champ de bataille, raconte l'abbé Cetty. Certains usuriers, longtemps les maîtres incontestés de la situation, ont avoué publiquement ne pouvoir supporter la concurrence avec ce Curé soutenu par la vaillante phalange de ses travailleurs. Ils ont renoncé

à la construction de maisons dans nos quartiers, ne pouvant les bâtir ni si belles, ni si confortables, ni si bon marché. »

M. de Breuil qui a écrit un tract sur Mulhouse, pour l'Action Populaire, a voulu visiter par lui-même ces maisons, avec le Curé Cetty. Un extrait de son récit : « Nous entrons dans la maison No 2 ; sur le seuil, au rez-de-chaussée, une grand'mère, sa fille, ses petits enfants, tous nous accueillent avec un fin sourire. Leurs yeux brillent de contentement. Pour elles, le prêtre est un ami. Corridor propre, escaliers cirés, papiers peints, ordre partout. Une petite cuisine, une chambre salle à manger, une autre chambre à coucher qui peut avoir 3 mètres sur 5, une sorte de salon avec lit en bois sculpté, une table chargée de livres reliés, aux reflets d'or, un canapé, des images, de jolies statues, voilà l'intérieur. Sommes-nous chez un contre-maître à l'aise ou chez un petit patron ? Non, c'est la demeure d'un ouvrier. »

Puis il constate qu'il en est ainsi partout, partout c'est la joie, le bonheur au foyer.

Nous ne pouvons nous attarder plus longtemps sur les institutions familiales. Passons aux œuvres dites professionnelles.

INSTITUTIONS PROFESSIONNELLES

L'une des fins principales du Cercle ouvrier, c'est d'orienter la vie professionnelle des ouvriers, de développer leur savoir et leur habileté, de les armer pour la protection et la défense de leurs intérêts professionnels.

Les ouvriers de Saint-Joseph trouvèrent tout cela dans leur Cercle.

Il s'agit donc—et, c'est fondamental—de leur donner une *formation sociale catholique*. « Le Cercle, dit l'abbé Cetty, cherche à orienter la vie professionnelle de ses membres. Il veut les instruire sur les questions du jour, sur les problèmes angoissants de l'heure actuelle, sur les revendications légitimes des classes ouvrières, sur les libertés nécessaires comme sur les droits et les devoirs inaliénables. »

On comprend aisément, en effet, que cette formation est fondamentale, nécessaire : sans elle, les populations ouvrières sont abandonnées sans défense à la propagande impie

et socialiste ; sans elle on risque leur avenir, comme celui de la société et de l'Église.

Il est particulièrement intéressant de voir par quels moyens, le Curé Cetty atteignit cette fin :

1° Par *les conférences aux ouvriers*, dans la maison du Cercle tous les mois. On y invite tous les membres. Les sujets abordés sont très variés. En résumé : « C'est la question ouvrière et sociale, au point de vue de la doctrine, comme au point de vue pratique, » nous dit l'abbé Cetty. Kannengieser le loue beaucoup d'avoir adopté ce genre de propagande sociale : « Une conférence de ce genre, dit-il, vaut mieux que dix sermons. . . . A la conférence, on peut dire à l'ouvrier des choses très utiles qu'il n'entendrait pas à l'Église. »

Celui qui donne la conférence est parfois un ouvrier. « Nous avons fondé, nous dit encore le Curé Cetty, une *école d'orateurs ouvriers*, et il en est sorti plusieurs pouvant rivaliser d'entrain, d'à-propos, d'éloquence avec les orateurs qui ont passé par les humanités et l'Université. Nous envoyons ces orateurs dans les autres cercles pour refaire leur discours et leurs conférences. »

2° Le second moyen, sont les *Semaines Sociales*.

La Semaine sociale a lieu tous les ans et dure quatre jours. C'est la préparation à la grande fête patronale ; c'est l'événement de l'année. Tous les soirs, à 8 heures plus de 1,000 ouvriers—en 1908 le nombre des membres du Cercle s'élevait à 1200—se réunissent dans la grande salle du Cercle, pour entendre les conférences. Il y en a deux chaque soir : l'une faite par un ouvrier, l'autre par un ami de l'œuvre. Ces soirées sont très populaires.

3° Un troisième moyen de formation, c'est le *Cercle d'études sociales* ouvert aux meilleures volontés, aux plus désireux et aux plus capables de s'instruire. Il a été fondé en 1907. Il réunit un élite d'une soixantaine d'hommes. C'est la pépinière des Semaines Sociales. Une excellente bibliothèque sociale est annexée à ce Cercle.

Pour la protection et la défense de leurs intérêts professionnels, signalons :

1° Le *groupement professionnel organisé* : Dès l'année 1903, trois ans après la fondation du Cercle, les membres

se partagèrent en quatre groupements qui comptaient à la fin de l'année 1908: 388 ouvriers dans l'industrie textile; 256 dans l'industrie du fer; 374 dans le petit métier; et 130 dans le bâtiment. Chacun de ces groupements fut constitué «avec son comité, ses réunions, son champ d'action, son programme d'études».

L'œuvre était difficile à ses débuts, car les syndicats chrétiens n'existaient pas encore en Allemagne. C'est tout à l'honneur du Curé Cetty et une preuve de l'acuité de son sens social qu'il ait non seulement formé ces groupements, mais qu'il les ait maintenus, qu'ils aient vécu et accusé leur vitalité par des œuvres au dedans et au dehors. Au dehors, en faisant, par exemple, échouer en 1906 une grève organisée par les socialistes.

2° Un *Secrétariat populaire* fut fondé dès le début. C'est un bureau de renseignements qui rend, paraît-il, de grands services à l'ouvrier pour les questions qui se rapportent à la législation ouvrière, aux assurances et aux œuvres ouvrières.

3° Un *bureau de placement*: il suffit de nommer l'œuvre pour en dire l'utilité.

4° Un *Journal populaire* qui fut fondé dès l'année 1892, deux ans seulement après la fondation du Cercle dont il est l'organe officiel. C'est un journal quotidien qui tirait en 1908 à 15,000 exemplaires. Nous en reparlerons.

Ajoutons tout de suite à cette longue et brillante liste d'œuvres familiales et professionnelles, celles des amusements.

INSTITUTIONS RÉCRÉATIVES

L'on comprend que le Cercle n'eût pas sans elles atteint son but. Il fallait donner des amusements aux membres. Il y a au Cercle Saint-Joseph 5 sections d'amusements: *Musique instrumentale (fanfare), orchestre, chant, théâtre et gymnastique*. Ces diverses sections sont organisées, elles rivalisent toutes d'ardeur et de zèle pour donner, au cours de l'année, des séances récréatives aux membres et à leurs familles.

Je n'insisterai pas davantage. Ces œuvres ont leur im-

portance sans doute, mais elles ne sont en fin de compte que des accessoires. Disons seulement qu'elles font et la joie et l'orgueil du Cercle par leurs succès brillants. La fanfare, en particulier et la section de gymnastique se sont faites une réputation enviée en Alsace par les palmes qu'elles ont remportées dans les concours.

ET LE PROGRÈS RELIGIEUX ?

A-t-il vraiment marché de pair avec le progrès matériel, intellectuel et artistique des membres du Cercle ?

Oui, sans aucun doute. M. de Breuil que nous avons déjà cité attestait en 1903 «l'accroissement considérable des catholiques pratiquants dans cette paroisse, en particulier des hommes.» Il témoignait en outre que la plupart des membres du Cercle font partie d'une association pieuse; que le jour de la fête patronale, il ne fut pas peu édifié de voir l'église bondée quatre fois pour la messe, et les hommes venir s'agenouiller en grand nombre à la sainte Table.

Nous en avons encore le témoignage de l'abbé Cetty lui-même: «Ce qui a fait mes hommes chrétiens, dit-il, ce sont mes hommes mêmes, et voici comment: arrivé dans ma paroisse, il y a quinze ans, j'ai fait appel aux hommes de bonne volonté et commencé le cercle. C'est dans ce Cercle que je voulais préparer mes missionnaires. . . . Intéressés par mes projets, attirés par les avantages matériels que je leur procurais, stimulés bientôt par le désir des choses divines qui se réveille nécessairement tôt ou tard, au fond de l'âme baptisée, mes hommes sont rentrés à l'église, peu à peu, les uns ont attiré les autres. . . . »

A ces moyens il ajouta les prédications fréquentes, puis les retraites annuelles d'hommes qui lui réussirent.

Le zélé pasteur se fit encore le propagateur des bons livres dans les familles.

QUELQUES RÉFLEXIONS

Nous avons terminé l'exposé de l'œuvre admirable de ce grand ami des ouvriers qu'est le Curé Cetty. N'aurions-nous pas quelque profit maintenant à y revenir par la pen-

sée, afin de rechercher ensemble les causes de son succès prodigieux? En admirant les vastes et harmonieuses proportions de l'édifice social que ce Curé a élevé, vous vous êtes peut-être demandés vous aussi comment un seul homme, malgré les fatigues et les responsabilités de son ministère spirituel, ait pu non seulement créer ces œuvres multiples, les coordonner et les mettre en mouvement, mais encore les maintenir en activité; les mener de front et leur faire produire des résultats si étonnants.

Et pourtant, je n'ai pas dit tout ce qu'il a fait; je n'ai pas parlé de la crèche qu'il a établie, de son patronage des jeunes filles, de sa maison de pension pour jeunes gens, de l'église qu'il a bâtie, des ouvrages et des articles de revues et de journaux qu'il a composés.

On peut amener bien des raisons, dire par exemple qu'il fut véritablement apôtre, qu'il aimait les ouvriers, qu'il se dévoua pour eux.

On peut mettre en avant ses grandes qualités naturelles, son intelligence du devoir social, son esprit d'initiative, son emprise sur les ouvriers, son esprit de travail et de suite.

Toutes ces raisons sont excellentes. Mais il y en a d'autres plus profondes qui méritent d'être signalées et comportent pour nous d'utiles enseignements.

La première, d'ordre spéculatif, c'est qu'il apporta à l'apostolat des ouvriers de Saint-Joseph, une *longue et sérieuse préparation*. C'est un économiste qui a beaucoup étudié, qui s'est familiarisé avec les questions et les œuvres sociales. Aucun des problèmes du travail ne lui est étranger. Il n'a pas étudié seulement dans les livres, il a fait de la science expérimentale. Pendant de longues années il fut vicaire à Saint-Etienne de Mulhouse et le disciple du célèbre abbé Winterer. Là, il se mêla aux ouvriers, il apprit à connaître leur condition, leurs aspirations et leurs besoins, leurs griefs; il apprit à manier et à conquérir ces rudes natures, à les aimer. Il était donc en mesure d'imprimer une direction sage et éclairée aux œuvres sociales qu'il entreprendrait.

Voici d'autres causes d'*ordre pratique*: Le Curé Cetty n'est pas seulement un spéculatif, il est aussi éminemment pratique. C'est ainsi qu'il eut le *don de susciter et de déve-*

lopper les initiatives autour de lui, chez ses vicaires qui lui donnent une collaboration intelligente et active, et surtout chez ses ouvriers.

Il a dit lui-même: Toutes nos institutions économiques sont dues à l'initiative de nos ouvriers. Sa devise est: «Tout pour l'ouvrier par l'ouvrier».

«Dans une société ainsi pourvue de rouages excellents —disait-il encore—, il se forme une élite (il aurait dû dire: j'ai formé une élite); et partout l'élite conduit la foule. S'il n'y a pas aujourd'hui plus d'hommes d'action, c'est que les occasions de formation leur ont manqué. Les anciennes corporations formaient ces hommes.»

Le Curé Cetty a eu confiance en ses ouvriers, il a su découvrir chez eux des réserves étonnantes d'intelligence, de bon sens, de savoir-faire, d'esprit pratique, et surtout de dévouement; il sut en tirer bon parti pour le fonctionnement de ses œuvres multiples.

Deux autres facteurs puissants, essentiels de son succès sont la *Maison du Cercle* et le *Journal*.

Il estimait qu'un bon local est chose capitale pour un Cercle. Aussi nous l'avons vu préoccupé de cette idée dès la fondation, et l'année suivante, il pouvait acheter un local assez vaste. Mais il ne voulut pas s'en contenter; il voulait quelque chose de plus beau et de plus grand encore qui fit comprendre—suivant son expression—l'importance des œuvres qui devaient s'y épanouir sous le rayon vivifiant de la charité. Il n'hésita pas à faire pour cela le sacrifice d'une grande partie de sa fortune personnelle. Avec les souscriptions des ouvriers, des dons particuliers et les quêtes de ses vicaires, il put édifier la Maison qu'il rêvait au prix de 160,000 francs (plus de \$30,000).

Un visiteur, M. de Breuil nous en donne la description suivante: «C'est lui qui fit construire presque tous les bâtiments: une cave, une salle de consommations, une salle de conseil, l'habitation du gardien forment une aile, la seconde est une magnifique salle de seize mètres de large sur 35 de long. Mulhouse n'en a pas de plus belle. (Elle peut contenir 2,000 personnes). Au-dessous du premier ou de la grande salle, de vastes locaux servent aux réunions particulières, à la musique, à la bibliothèque, etc. . .

«Comme annexe: un préau couvert, pour les gymnastes, un local spécial pour la Caisse Populaire... de petits comptoirs pour les jours de fête. Tout est prévu. Il faut que la famille ouvrière trouve au Cercle ce qui est nécessaire ou même seulement utile à ses membres. La cour est plantée de beaux arbres. Une partie est réservée aux gymnastes. A certains jours d'été, le cercle donne des fêtes. Là les familles des sociétaires sont chez elles. Cette maison est vraiment la *Maison du peuple*.»

Le *Journal* fut aussi fondé dès la deuxième année du Cercle. L'on comprend quelle puissance c'était créer pour le Directeur et le Cercle. Nous avons toute la pensée de l'abbé Cetty à ce sujet dans le passage suivant:

«Ces œuvres si nombreuses, ces institutions si diverses demandaient un organe pour les représenter, les défendre, les développer. Un journal *populaire* s'imposait pour souffler partout le même esprit, le même enthousiasme, la même vie. Le besoin s'en fit sentir dès les premiers jours. Si notre œuvre devait durer, il fallait mettre entre les mains de nos ouvriers un journal vraiment populaire, à bon marché, leur offrant une lecture saine et réconfortante.»

A ces causes d'ordre spéculatif et d'ordre pratique du succès du Curé de Saint-Joseph de Mulhouse, il faut en ajouter une *d'ordre surnaturel*. Le Curé Cetty ne perdit jamais de vue la fin élevée, surnaturelle de toute son entreprise, et sut subordonner les œuvres du temps au salut des âmes et à la gloire de Dieu. Elle méritait d'être bénie du Seigneur.

CONCLUSION

Avant de finir, prévenons une objection.

On conclurait à tort de cette étude que l'œuvre des Cercles ouvriers exige des hommes de la valeur de l'abbé Cetty, que pour créer et diriger un cercle il faut comme lui posséder des qualités supérieures, et que tout cercle qui n'atteint pas à l'idéal de Saint-Joseph de Mulhouse manque son but et n'a pas sa raison d'être. Ce serait vraiment décourageant.

Non, des centaines de cercles ont prospéré et atteint leur but, qui n'ont eu ni ces proportions grandioses, ni une orga-

nisation aussi parfaite, ni la même activité. Avec des ressources moindres et sous des dehors plus modestes, ils ont su toutefois grouper les ouvriers, les moraliser, les instruire et les amuser, orienter enfin leur vie professionnelle dans un esprit de vraie fraternité chrétienne. Et c'est l'essentiel.

Nous avons voulu présenter un type parfait, idéal, et de cercle ouvrier et de directeur: de cercle afin de montrer l'excellence d'une œuvre qui peut produire de si beaux fruits; de directeur, afin d'exciter une noble émulation chez un clergé généreux.

Maintenant, dans quelle mesure l'apôtre des ouvriers que nous avons vu peut-il être imité ici? L'œuvre des cercles ouvriers offre-t-elle la vraie solution de notre problème ouvrier à nous Canadiens?

N'entre-t-il pas dans la mission du clergé canadien de sauver encore une fois son peuple et son pays en sauvant l'ouvrier?

Voilà autant de questions qui valent certes la peine d'être étudiées.

En terminant, nous livrons aux méditations du lecteur les vérités suivantes:

L'avenir est à l'association.

C'est le principe de l'association appliqué avec intelligence et persévérance, et dans un esprit catholique qui seul peut sauver les populations de travailleurs.

C'est le clergé seul qui peut appliquer le principe de l'association dans un esprit catholique.

Appendice

LE CERCLE DES JEUNES OUVRIERS DE SAINT-ÉTIENNE DE MULHOUSE

(Extrait des *Catholiques Allemands*, de Kannengieser)

Le cercle de Mulhouse a traversé des jours critiques parce qu'il naissait et grandissait dans des conditions extrêmement difficiles. Le clergé avait à lutter contre les préjugés des enfants et des parents, contre l'opposition du clan libéral qui dominait tyranniquement en ville, contre les railleries de la légion des scribes de tout ordre qui tournait la congrégation en ridicule. Malgré ces obstacles multiples le cercle se développa rapidement. Grâce à la générosité d'insignes bienfaiteurs, il put construire un superbe local qui coûta au-delà de 100,000 francs, et dont la grande salle peut contenir près de 1,200 personnes. Au bout d'une quinzaine d'années il compta jusqu'à 900 membres.

A cette foule il s'agissait de trouver des emplois qui pussent les intéresser à l'œuvre. Le directeur s'ingénia à multiplier ces occupations et partagea le cercle en six sections. En tête figure la section de musique, avec 90 à 100 membres; puis vient celle de théâtre, avec 30 acteurs; la section d'orchestre, avec 25 exécutants; celle de chant, avec 50. La section de gymnastique renferme 40 membres et celle des travailleurs 45. Cette dernière est chargée du service et de l'ordre matériel du cercle, des réunions et des fêtes. Au-dessus de toutes ces sections se tient la section du patronage choisie parmi les jeunes gens les plus sérieux, les plus pieux, les plus dévoués du cercle. Ce corps d'élite de 25 membres maintient le bon esprit dans les autres sections. En outre, elle forme une sorte de conférence de Saint-Vincent de Paul s'occupant des malades ou nécessiteux. Le directeur la réunit chaque semaine soit pour discuter les secours à distribuer, soit pour traiter des intérêts généraux de l'œuvre. Naturellement tous les jeunes gens ne peuvent pas trouver de place dans ces cadres limités.

En dehors des sections il y a les aspirants, qui remplacent plus tard leurs aînés dans les diverses sections, et les membres mariés, qui, sans faire à proprement parler partie du cercle, y sont rattachés par le titre de membres *aînés*.

Il n'y a point d'armée sans chef. Les diverses sections ont chacune un comité de direction, un président laïque et un directeur ecclésiastique. Une fois par semaine ces comités se réunissent pour examiner leurs situations respectives. La direction suprême est confiée à un comité général, qui se compose de membres éminents du cercle et de quelques personnages influents de la ville. Le président de ce comité est en même temps le président du cercle. Bien que le comité ait une part effective dans l'administration du cercle, le maître-ressort de toute l'organisation, c'est le directeur ecclésiastique. Son action s'étend à tout, son dévouement intelligent seul peut faire marcher le cercle et lui conserver la vie. Il connaît chacun des membres en particulier, s'informe de tout ce qui les touche, entre en relation avec leurs parents. Comme la tâche est immense, tout le clergé paroissial s'empresse de seconder ses efforts, qui pour une chose, qui pour une autre. Les vicaires se mêlent à la vie de tous ces jeunes gens et par là exercent une influence sérieuse et quelquefois décisive sur leurs destinées.

Le prêtre est tout dans le cercle, et sans le clergé le cercle ne vivrait pas. Je ne saurais assez insister sur ce point. Toutes ces œuvres que je m'efforce de faire connaître existent et prospèrent parce qu'elles sont greffées sur la paroisse, parce que le clergé en est l'âme et la cheville ouvrière. Dans quelques cas très rares des laïques ont essayé de créer un cercle un peu en dehors de la paroisse. Toutes ces tentatives ont avorté. Là où le clergé n'est pas la pierre angulaire de l'édifice, on bâtit sur le sable. J'ajouterai qu'il ne s'agit pas d'un vague patronage, d'une présidence plus ou moins honoraire; il ne suffit pas d'assister simplement dans un beau fauteuil à une fête ou à une représentation théâtrale, ni même de prononcer occasionnellement un éloquent discours. Si le clergé allemand entendait son action sociale de cette façon olympienne, il n'aurait guère de succès à enregistrer. Pour comprendre à quel prix il s'empare des jeunes ouvriers il faut voir le clergé de Mulhouse à

l'œuvre. Le directeur consacre presque tous ses moments au cercle. Ses collègues, imitant sa généreuse abnégation, se font également tout à tous. A l'origine plusieurs de ces prêtres donnaient eux-mêmes chaque soir, au local du cercle, des leçons de français, d'allemand, d'anglais, de dessin, de comptabilité, etc. A présent cet enseignement est donné par les membres aînés au cercle sous la direction du clergé. Les directeurs de section s'occupent de tout ce qui touche les sections. Ils assistent fréquemment aux réunions du soir, et le dimanche ils se retrouvent encore au milieu de cette jeunesse, l'hiver au local, l'été au jardin du cercle : car le cercle de Mulhouse a un vaste jardin en dehors de la ville et c'est un des principaux attraits de l'association. Des jeux y sont établis ; la section de travail y vend de la bière et la section de musique y exécute quelques morceaux de son répertoire. Les parents des jeunes gens sont admis dans ce jardin les jours de fête, et alors une foule considérable s'y presse pour entendre et voir tout ce qui se passe. Les représentations théâtrales sont un autre divertissement cher aux membres du cercle et à leurs familles. Au cours de l'hiver il y a toute une série de pièces exécutées avec beaucoup d'habileté par la section dramatique. Enfin le lundi de Pentecôte tout le cercle fait une excursion lointaine.

Ces divertissements et ces fêtes espacées judicieusement tiennent toujours en haleine cette jeunesse avide de nouveauté, et lui inspirent le désir de rester fidèle au drapeau du cercle. La congrégation peut compter sur les jeunes ouvriers et c'est le point essentiel. Si les 850 membres du cercle se contentaient de s'amuser honnêtement, sous les yeux et avec le concours du clergé, ce serait déjà un beau résultat. Mais on vise plus haut et voilà pourquoi la congrégation est à la base du cercle. Ce que l'on veut atteindre c'est l'âme du jeune ouvrier. On veut en faire un bon chrétien. Le cercle attire la jeunesse à l'église. A l'église on lui parle de Dieu, de ses devoirs, des vertus qu'elle doit acquérir. Le dimanche matin, à huit heures, les membres de la congrégation se réunissent à l'église paroissiale pour assister à la messe. On y fait une petite instruction de dix à quinze minutes. Pendant la messe, les jeunes gens chantent des cantiques aux sons de l'orgue, et les jours de fête aux

sons de l'orchestre. Tous les quinze jours au moins, à une heure de l'après-midi, a lieu la réunion de la congrégation qui remplace alors le catéchisme de persévérance. Le directeur du cercle y fait une instruction plus longue suivie de prières et de chants. La congrégation célèbre trois grandes fêtes pendant l'année: celle de Jésus adolescent, celle de saint Louis de Gonzague, et celle de saint Raphaël. A chacune de ces fêtes les membres du cercle sont invités à une communion générale. Il y a d'ordinaire ces jours-là au moins 400 à 500 communions de jeunes gens. Avec la communion pascale, la congrégation a donc quatre communions générales, une tous les trois mois. La plupart y sont fidèles. Aussi ces fêtes sont-elles des jours de triomphe. Le soir, un salut solennel est donné en grande pompe avec sermon, chant et musique. L'affluence est énorme, car presque toute la population ouvrière y prend part et s'en réjouit.

Un cercle ainsi organisé rend les plus grands services à la classe ouvrière et à la société. Les jeunes gens restent en assez grand nombre bons et honnêtes jusqu'au moment du service militaire, et par le fait même ils sont sauvés pour le reste de leur vie. Les chutes seront inévitables sans doute, mais ils se relèveront, et une fois mariés ce seront d'excellents pères de famille. Les prêtres qui se sont dévoués aux cercles de jeunes gens ont fait œuvre éminemment sociale.

Jusqu'à ce jour, près de 4,000 jeunes gens ont appartenu au cercle de Mulhouse.



TABLE DES MATIÈRES

POUR QUI CES PAGES ?.....	3
I. L'Œuvre des Cercles ouvriers	4
II. Le cercle ouvrier de Saint-Joseph de Mulhouse—	6
Mulhouse—La paroisse Saint-Joseph—L'abbé Cetty —Fondations—début	6, 7, 8
Institutions familiales	9
La caisse du pain—La caisse du vin—La caisse de charbon — La caisse des malades — La caisse de décès—La Caisse Populaire	11
Institutions professionnelles	13
1) de formation sociale: conférences; — semaines sociales—Cercle d'études	14
2) de protection et de défense: groupements organi- sés—Secrétariat populaire—Bureau de placement —Journal populaire	15
Institutions récréatives	15
Le progrès religieux	16
Quelques réflexions	16
Conclusion	19

APPENDICE

Le Cercle des jeunes ouvriers de Saint-Étienne de Mul- house (Kannengieser).....	21
---	----